

Poèmes

Andrea D'Urso

Number 112, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14167ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

D'Urso, A. (2007). Poèmes. *Moebius*, (112), 57–66.

ANDREA D'URSO

Poèmes

DREAM TEAM

Je ne sais pas si ce matin ma femme a mis quelque chose dans mon café,

mais à la hauteur de la bifurcation pour Campagnano je pense à beaucoup de mes écrivains préférés

et je pense à les regrouper dans une sorte de formation.

Ou plutôt, dans une véritable formation. Le schéma est un classique 4-4-2.

Dans les buts, j'y mets Flaubert, il me faut de la fiabilité, de l'expérience et de la classe aussi, pourquoi pas.

Les défenseurs doivent être défenseurs, façon de parler.

Ils doivent savoir se proposer, organiser le jeu et bien traiter le ballon.

Posséder en outre la froideur de réaliser le hors-jeu au bon moment.

Arrière droit Céline. Je sais, c'est une tête brûlée,

il pourrait créer des problèmes dans les vestiaires, mais un peu de caprices ne fait pas de mal.

Quelquefois il se fera jeter dehors, mais quand il entre en lice

plus personne ne l'arrête, il n'a pas de rivales.

À gauche Leopardi. D'accord, physiquement ce n'est pas un phénomène

(mais Roberto Carlos ne l'est pas non plus et pourtant il reste le meilleur fluidifiant du monde),

en contrepartie il a de bons pieds, du phosphore et une passe transversale merveilleuse.

Couple central Pascal-Cechov. Qui pourra passer avec ces deux-là?

Milieu de terrain : dans la zone centrale, là où se décide la partie,

j'y mets Dante et Shakespeare. Quantité et qualité ensemble, aux niveaux maximum.

Les externes sont des ailes à tous les effets, mais avec la faculté de se centraliser.

À droite Kafka et à gauche Dostojeski, même si le Russe garde un peu trop le ballon.

Comme numéro 10, j'opte pour Cervantes.

Ils lui reprochent d'être trop lent mais il a de l'imagination à revendre.

En pointe Montale. Avant-centre méthodiste, élégant et pratique en même temps.

Il concrétise, exalte, tout ce qui lui est offert.

Les réserves : réserve façon de parler. Aujourd'hui, ça se sait, il faut 22 titulaires.

Si Shakespeare ou Dante se fait mal, j'y mets Camus.

Je sais que ce n'est pas pareil, mais il s'agit quand même d'un joueur complet.

Si je dois jeter dans la mêlée un milieu de terrain offensif, j'y jette Borges ou Villiers de l'Isle-Adam, certainement pas les deux derniers arrivés,

si Cervantes n'est pas dans son bon jour, je fais entrer le plus en forme entre Verne et Stevenson.

En défense Gogol et Poe peuvent remplir tous les rôles.

À l'attaque, je peux jouer à n'importe quel moment la carte Nietzsche.

D'accord, le garçon ne tient pas les quatre-vingt dix minutes

Mais un rien lui suffit pour dégonder les défenses adverses.

Enfin Pessoa, le jolly par excellence. Personnellement je ne le considère inférieur à personne,

c'est seulement qu'un comme lui tu le mets où il te sert.

C'est un transformiste, il te bouche tous les trous, il peut jouer n'importe où, même dans les buts.

À la fin, je le sais, ce sera lui qui fera le plus de parties de tous.

Entraîneur Orazio. Non, ce n'est pas un de ces entraîneurs modernes, intégristes et maniaques, obsédés par le pressing et les superpositions.

C'est un gars de la vieille école, qui sait donner tranquillité à l'équipe, traiter avec les champions.

Il a eu quelques problèmes seulement avec Gonciarov et Bukowsky.

Il les a tous les deux mis hors groupe :

le premier parce que c'est un fainéant, le second parce qu'il mène une vie dérégulée.

Carpe diem bien sûr, un bon verre de vin ne se refuse jamais,

mais quand c'est trop, c'est trop. Et pour faire perdre patience à Orazio il en faut.

En conclusion, il en découle une équipe légèrement déséquilibrée,

mais je crois que ce sont les supporters adverses qui doivent se préoccuper le plus.

Ou pas ?

N. b. : J'ai laissé tomber les philosophes, dans le jeu moderne tu n'as plus le temps de te mettre à raisonner.

RÉCAPITULONS

Ce matin, je suis inquiet. Je n'arrive pas à lire plus de trois lignes de suite.

J'ai emporté un roman de Nabokov.

Je suis incapable de le suivre. Non, ce n'est pas la faute de Nabokov.

Je ne me suis probablement pas encore remis de la nuit que je viens juste de passer,

une nuit blanche plus que d'habitude, plus qu'il ne faut.

Récapitulons : dimanche soir sans foot, sans ma femme qui est chez une amie,

sans album de photographies à feuilleter et desquelles rire,

sans hallucinogènes cachés dans un tiroir, mais avec la télé. À 22 h 45, j'inaugure ce qui restera le plus long zapping de ma vie.

Et je ne m'attarde pas à chercher d'autres adjectifs, il y en aurait tellement, trop.

En dix minutes,

j'ai vu des personnages que même la littérature fantastique du XIX^e siècle ne pouvait imaginer,

j'ai vu des femmes managers arrogantes faire des comptes-rendus à propos du chewing-gum intelligent,

j'ai vu des familles entières se masturber mutuellement après avoir découvert

le nouveau goûter qui est 76 choses en une,

j'ai également vu Nelson Mandela errer par les champs et me dire de faire

que dans le futur les siens aussi accèdent à l'ère de l'information,

ces personnes qui dans le présent se rendent et boivent dans les borbiers où pourrissent des animaux morts.

Hegel écrivit des dizaines de tomes afin de convaincre le monde de la coïncidence entre réalité et rationalité,

au vendeur d'aspirateurs en face de qui je me suis trouvé à minuit

un coup de fil aurait suffi pour convaincre Hegel de laisser tomber,

d'acheter l'aspirateur et d'ouvrir une pâtisserie-glacier.

À 1 h 15, je me suis accordé une pause. Je suis allé à la cuisine

et me suis fait des œufs brouillés, en attendant les pièces adaptées pour la télé des années 70.

À 2 h 40, je suis tombé sur Battisti qui chantait entouré d'un groupe de jeunes en silence,

sérieux, absorbés, à l'air suspect à mi-chemin entre le jeune Holden et un psychopathe,

aux chemises pleines de fantaisies géométriques délicates,

le tout dans un studio au décor plus sobre qu'une bonne sœur.

Ensuite je suis tombé sur une place remplie qui acclamait Adolf Hitler

et une demi-heure plus tard je suis tombé sur une autre qui acclamait les Backstreet Boys.

À 3 h 30, je me suis stabilisé sur Protestantesimo.

Je ne me souviens plus quand, mais à un moment donné j'ai éteint,

je me suis allongé sur le divan neuf (ne le dites pas à ma femme) et j'ai regardé en l'air,

assistant à l'évolution progressive de l'humidité sans le moindre trouble,

conscient d'assister à un phénomène absolument irréfrénable et juste.

C'est aussi que ces petites taches noires ne défigurent pas du tout,

elles me rappellent certaines toiles de la galerie d'art moderne,

et en plus elles possèdent quelque chose de mystérieux, de primordial.

Elles renvoient à la configuration des galaxies.

Passé un quart d'heure, j'ai rallumé la télé.

Plus facile de se tenir au garde-à-vous que de rompre les rangs.

Plus facile d'ébaucher un leasing avec son conseiller financier.

Que voulez-vous, on ne peut pas tous se permettre de mourir en une seule fois.

TÊTE-À-TÊTE

Ce soir la place qui se trouve à côté de moi est exceptionnellement vide

Et alors, je me charge moi-même de la remplir, avec un homme distingué d'environ cinquante ans,

à l'air distrait et empirique en même temps, barbe bien entretenue et lunettes de lecture.

Je l'interviewe :

Comment allez-vous ?

On va de l'avant, parce qu'en arrière on ne peut pas y aller.

Et qui l'a dit ?

Qu'on ne peut pas aller en arrière ?

Non, que l'on doit aller de l'avant. D'accord, mais vous croyez en Dieu ou pas ?

Seulement le samedi.

Et les autres jours ?

Je joue au tennis.

Oui mais... vous avez sans doute quelques certitudes...

Une seule.

Laquelle, allez ? Nous n'avons pas de temps à perdre nous, seulement du temps perdu.

Au premier numéro de la tombola il y en a toujours un qui crie en souriant : ambe !

OK, si vous étiez un arbre quel arbre seriez-vous ?

Je ne suis pas un arbre.

J'ai dit si.

L'histoire ne se fait pas avec des si.

Et la géographie ?

La géographie se fait avec les missiles terre-air.

Mais l'histoire aussi, dans ce cas-là.

Je vous le disais que ça ne se fait pas avec des si.

Vous avez raison, dans le fond nous avons tous nos raisons.

Que le cœur ne connaît pas.

Et qui est-ce qui les connaît ?

Le concierge de mon immeuble dit qu'il a été à l'école avec.

Les concierges en savent toujours plus que le Diable.

À propos, vous croyez au Diable ou pas ?

Tous les jours, sauf le samedi.

Où vous croyez en Dieu...

Non, je joue au tennis.

Excusez-moi mais... il y a un je ne sais quoi de décadent dans l'air, vous ne trouvez pas ?

Seulement qui ne cherche pas trouve.

Et qui cherche ?

C'est son problème.

LES DIX DERNIERS JOURS DE MA VIE
(le moment juste)

L'arrêt du 490 est situé sous un gigantesque panneau publicitaire
représentant une perceuse électrique, une femme à moitié nue et un slogan exaltant la liberté.
Le tout sur fond exotique et doré.
Et au fond du fond, je m'y vois moi prenant le soleil au bord de la piscine
d'un grand et luxueux paquebot de croisière
dans lequel je passerais les dix derniers jours de ma vie.
Oui, je les passerais à prendre des douches rafraîchissantes sous un jet puissant et abondant,
à porter des ray-ban réfléchissantes et des bermudas moullants,
à faire des avances à des femmes à l'air ennuyé et amusé,
à siroter des cocktails invraisemblables aux noms évocateurs,
à commenter les potins avec les serveurs, à me lier d'amitié avec les femmes d'ouvrage,
à improviser des opinions, des convictions, des regards, des éclats de rire et des silences avec le premier venu.
Puis, je descendrais à la salle de gymnastique et je me ferais composer un programme par mon coach personnel,
puis la petite sieste de l'après-midi, puis la fringale, puis les coups de fil aux amis,
puis s'habiller pour le dîner et partir à la découverte du menu et fantasmer sur mes voisins de table,
mais surtout l'après-dîner, l'après-dîner de l'âme, quand au dehors il fait encore clair
me promener sur le pont en compagnie d'une brise agréable et scruter gravement l'horizon,
parce que dans la vie arrive un moment où on regarde devant soi, puis un autre où on regarde en arrière,
puis un autre où on ne regarde plus, et enfin c'est le moment où les moments n'arrivent plus, c'est sans doute là le moment ultime pour aspirer de son chalumeau le dernier résidu de glace fondue, enlever les lunettes réfléchissantes et fixer l'horizon.

IL Y A DES JOURS DE BON CHRÉTIEN

Ce matin, j'ai trouvé un journal dans le métro et je me suis mis à le lire.

Les choses habituelles. Mais aujourd'hui c'est une de ces journées où rien ne me touche, rien ne me m'érafle.

Parce qu'il y a des jours – peu de jours – où je me sens un bon chrétien,

des jours où ceux qui te passent devant dans la file, ceux qui te taillent la route,

ceux qui s'enrichissent sur la faim, sur la maladie et sur la mort des autres,

me laissent indifférent comme les revues dans la salle d'attente du dentiste.

Parce qu'en bon chrétien, je sais que le monde est à eux et qu'il doit être à eux.

D'ailleurs, Il l'a dit Lui aussi, donnez à César ce qui appartient à César.

Et Il n'était pas du genre à se perdre en bavardage,

Lui qui faisait des miracles et qui pouvait se débarrasser de tous les méchants

comme le protagoniste pas trop mal d'un film américain, nous a offert un final inattendu et impopulaire

en se faisant arrêter, lapider et crucifier comme un simple criminel de quatre sous.

Il voulait peut-être nous dire quelque chose? Qui sait, c'est possible, et ce n'est pas dit que l'invitation était celle d'aller à la messe le dimanche et de nous échanger un signe de paix.

Voyez, avec une bonne probabilité aujourd'hui encore mon chef me traitera comme un esclave,

mais il y a des jours où en bon chrétien je vais sereinement à la rencontre de mon destin.

Les autres jours? Ben, je les tuerais tous.

LES PLUS BELLES FEMMES DU MONDES

Tous les matins, elle prépare le déjeuner à un mari pensif
et à un fils désenchanté,
tandis qu'elle, le soir, elle s'endort toujours aux trois
quarts du film,
tandis qu'elle, elle a la peau flétrie
et bien des fois alors qu'elle danse au son d'une musique
imaginaire,
elle, en revanche, elle répète par cœur la leçon de français,
chaque jour, en revanche, elle rumine consciencieusement
ses peines
sans en perdre la moindre goutte,
elle, en revanche, elle appuie la tête sur la vitre
avec ce regard perdu que rien ni personne ne trouvera
jamais plus,
en revanche, elle déteste ses mains potelées, elle n'est pas
à son aise sur cette terre,
en revanche, elle est heureuse quand elle s'assied dans le
divan et feuillette le catalogue d'Ikéo,
tandis qu'elle ne veut rien que le grand amour,
tandis qu'elle se ronge les ongles impatiente de rentrer
chez elle,
elle, en revanche, a un air sévère et contrit
mais moi, je la vois petite fille, la tête pleine de pensées
magiques,
qui parle à ses poupées et marche en tenant la main de son
père,
alors qu'elle est assise à la place réservée aux invalides de
guerre
dans sa robe à fleurs, le regard mystérieusement fixé vers
le ciel,
alors qu'elle approche de ses soixante-dix ans, ses yeux
n'ont pas changé
les yeux ne vieillissent pas
parfois, elle pense à la mort, parfois elle pense à la vie, tou-
jours elle pense aux courses du ménage,
tandis qu'elle, cela fait cinq bonnes minutes qu'elle est en
train de se demander si le monsieur en face est suffisam-
ment âgé pour qu'elle lui cède sa place,

tandis qu'elle ne parvient pas à envoyer de message avec
son portable,
elle au contraire me sourit et me laisse passer,
parce que les plus belles femmes du monde vivent dans les
autobus et n'en descendent jamais.